

RÉCITS EN PRÉSENCE

Cette édition à l’initiative d’Etienne Delprat, se base sur cinq jours d’observation et d’enquête dans le cadre du festival « En Bas du Bat », qui associe divers chercheur·euses : Inès Bel Mokhtar, dé-designeur, pré-doctorante et Marion Nielsen dit Christensen, architecte, enseignante-chercheuse en design, dans le groupe Territoires de l’EnsadLab, Louis Staritzky, sociologue à l’Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, Iness Tkhayyare, architecte et doctorante à l’ENSA Toulouse, accompagné du designer Zit.

Iels documentent le terrain sur la durée du festival, du 6 au 11 juillet 2026 à Bagnolet.

Merci à la ville de Bagnolet, la SJQB, Bajollywood, Hyperlieu, YA+K et l’Ensadlab.

Graphisme : Inès Bel Mokhtar
Font : EBDB, Poppins, IBM plex
Illustration : Designer Zit



1957



Le 82 rue Anatole France est la plus ancienne « cité » de Bagnolet, elle a été construite entre 1955 et 1957.

70'S - 2000'S



Cœur battant pendant quelques années, elle est progressivement délaissée, et son ancrage, à la lisière de trois villes, amplifie son isolement. Les habitants parlent, depuis des années, d’abandon.

2026



D’abord rénoverée en urgence, elle est ensuite promise à une démolition partielle.

CITÉ
ANATOLE
FRANCE

le rûre pavillonnaire.
maisons, portails,

Elevage de Teckels

le rive pavillonnaire.
maisons, portails,
jardins dotés.
il reste la trace des
parcelles de jardins ouvriers

(le Ping-Pong)

L'Hypothèse transforme
ce qui existe -
Rien a presque ne
soit ni ne rentre
nature, un plomb à di pointe tout
le mot pour son me ren -

le mur du
stade,
Colonne
vertébrale
du
quartier

les cypres, arborescences

un arbre et
son ombre qui délimitent
un terrain de jeu

⊕

Atletico
BAGNOLET

VERS ROMAINVILLE
CARNOT ←
A TRAVERS LES
VENELLES

und hier sympath
et son
maître



④ Dernière

Participa

ici les adolescents
trouvent un peu
de distance

OPC
immo



Apiscine
und
Balen

city state

30/09/2010
Cesario
Impulso

CRÈCHE

EN BAS DUBAT
le terrain est ouvert officiellement
depuis 15 jours - 2

TOMMY,
pektiendurten

le mur du cimetière,
limite sur laquelle
s'adosse.

des pavillons, encore-
tout est assez fermé
on a pas réussi à les rencontrer

les séries de
Normandie au loin...
avec le mètre, tout peut changer

ou banya
le cintré
plus bon

une dame cherche le
pari de ligne pour
son fils.

ici ça a brûlé

Distribution
AMAP,
ligures de
Coulommiers

ACCES
MAISON
E RETRAITE

la suite de
digicode,
donne à Kirk

du GICODE

SJB

Famille
Maison de
retraite
ici une fête
vénéritante
vendredi à 16h30

Sketch of a village scene with a house, trees, and a path.

ÊTRE JEUNE, ÊTRE ARCHITECTE, ÊTRE DEHORS, ÊTRE SITUÉ

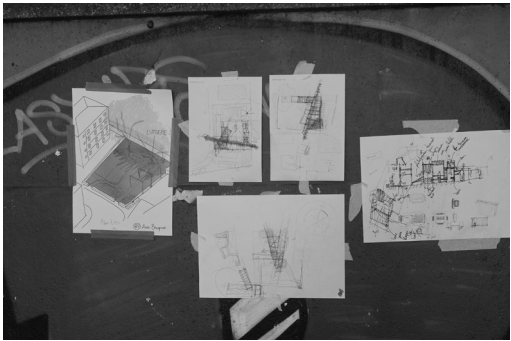


Iness Tkhayyare

Mardi, le bureau du collectif Mutantes était installé sur leur terrain. Leur ordinateur posé sous un arbre, et un peu plus loin le mur tagué “PSG” sur lequel étaient affichées les planches du projet, comme ça pourrait l’être dans l’algéco d’un chantier ou sur les murs d’une agence. Au-delà d’un geste intuitif pour gagner du temps, cette façon de travailler questionne plusieurs choses: à la fois sur ce qu’elle produit dans l’ancrage territorial, et ce qu’elle produit dans une pratique de jeunes architectes.

Il est à noter que l’ancrage territorial passe d’abord par l’organisation même du festival. La SJQB et Bajollywood y sont liées dès le départ, et ce sont elles qui portent tout le réseau de terrain, de préparation puis de lien avec les habitant-es. Mais l’ancrage passe aussi par une pratique particulière: faire agence dehors, s’installer dehors, concevoir en commun. Cette manière de faire renverse la conception par le haut. On ne vient plus dessiner depuis un bureau pour ensuite implanter un projet, on travaille depuis une logique qui part du bas. Le chantier n’a pas besoin de se revendiquer «participatif»: il l’est, de fait, et sans rien en attendre. Il n’y a plus la question de la conception d’un côté et de l’autre l’ancrage aux habitant-es mais les deux se tissent. L’équipe travaille plusieurs jours avec Adam, 11 ans, qui habite au 82. Pendant que sa mère le surveille ou l’appelle depuis le troisième étage, lui, en bas de chez lui, prend part au chantier tout en donnant son avis et ses idées. Le voisin du bâtiment d’en face, qu’on surnomme Barthez en référence au joueur de football, passe toute l’après-midi sur la table de découpe à aider le collectif à couper le bois.

Qu’est-ce que cela signifie pour de jeunes architectes, designers, paysagistes et urbanistes? À un moment où les étudiant-es qui sortent des écoles d’architecture sont de plus en plus réticent-es à la pratique de maîtrise d’œuvre en agence, et au modèle de l’architecte qui dessine depuis son bureau, sans lien avec le territoire ni avec les problématiques sociales, la question semble décisive pour la profession. Une paysagiste d’un collectif me raconte qu’après ses études, elle a travaillé un an sur un projet à Villeurbanne sans jamais...être allée à Villeurbanne. Elle connaissait par cœur le nom des rues sans avoir jamais foulé le terrain. Elle m’explique que pour elle, comme pour d’autres, c’est une façon de faire qu’il n’est plus possible d’entretenir. Mais quelles sont les alternatives? Le festival fonctionne ici comme un échantillon: à petite échelle, spatiale et temporelle, il ouvre des pistes dont l’ampleur, elle, est bien plus large. Mehdi, de la SJQB, nous dit que le quartier a été si abandonné que même installer des bancs pour les mères est déjà un grand geste dans ce contexte. Les architectes présents n’ont pas la prétention d’amener un grand geste, mais l’action en situation, même modeste, semble être moteur de dynamiques relationnelles dans le quartier qui vont au-delà de leur instal-



lation physique. Agir sur le terrain même ne se réduit d’ailleurs pas à cet agir en présence: cela engage un mode de conception en lui-même qui se veut en situation. Le relevé, l’intervention, font réagir le lieu et le concepteur-ice s’en saisit, en rapport et en conversation avec la situation au sens de Donald Schon, repris par Daniel Estevez dans l’idée d’une conception non-formelle. C’est là que les jeunes architectes et les collectifs se retrouvent: pas seulement dans l’objet construit, mais dans ce qu’il produit à la fois pour le territoire mais aussi pour leur pratique.

Pour moi, à la fois jeune architecte qui se reconnaît dans la position des autres de mon âge, sur le chantier, et chercheuse qui fait un pas de côté, faire recherche en restant ancrée sur le territoire pendant une semaine, dans l’un des quartiers les plus précaires de Bagnolet et sous la chaleur d’un été caniculaire, interroge la portée sociale, politique et écologique d’un tel travail. Une posture de chercheur ne peut plus se tenir de la même façon une fois placée dans ces conditions: face aux habitant-es et aux associatifs, dans le contexte et non dans le laboratoire, à l’épreuve du terrain, dans cette posture de chercheur-euses-rôdeur-euses qu’évoque Marion, qui résonne avec la posture située défendue par Donna Haraway. C’est peut-être aussi, en évitant ce “god trick” dont elle parle, ce regard surplombant, que l’on peut permettre de toucher à des sujets moins «déconnectés» que ceux qu’autorise le confort du laboratoire.



Figure 1

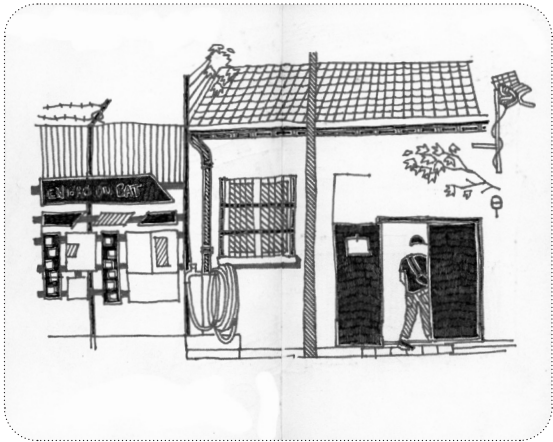


Figure 2

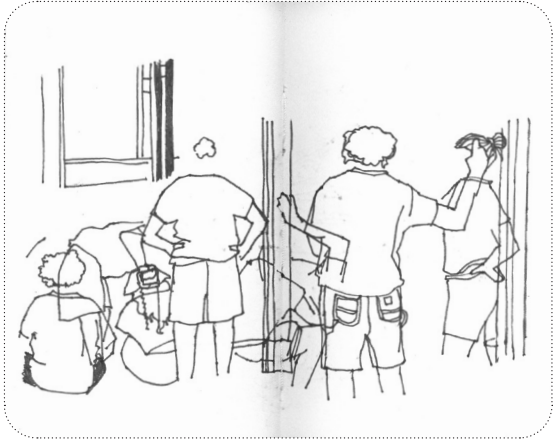


Figure 1 : Lundi · Entrée intérieure de la friche avec le panneau d’affichage et d’informations du festival
Figure 2 : Jeudi · Mutantes · Construction de la terrasse et des fermes de la structure linéaire

LUNDI 6 JUILLET



Louis Staritzky

La seconde édition du festival En Bas Du Bat démarre ce lundi 6 juillet 2026 dans la cité Anatole France à Bagnolet. Elle fait suite à une précédente édition organisée l’année dernière dans le quartier voisin des Malassis à laquelle nous avons participé avec Iness [Tkhayyare], que je retrouve cette année. Le concept reste le même, proposer à cinq équipes d’architectes/designer-euses de concevoir en cinq jours, cinq installations/créations hybrides sur cinq sites du quartier. Cette année encore nous (re) formons une petite équipe de chercheur-es (renforcé par l’arrivée de Marion Nielsen et Inès Bel Mokhtar) pour suivre cette expérimentation en tentant de nous mettre dans les mêmes conditions de production que les autres équipes. Il s’agit alors pour nous de coproduire un fanzine de recherche qui donne à voir et à sentir-penser le festival. Au vu du temps, des conditions météorologiques (une canicule en approche) et de la multiplicité des sites de problématiques, cette recherche ne pourra être que modeste et morcelée à l’image de la géographie du quartier que nous découvrons ce matin. Le rendez-vous était donné à 10h au 82 rue Anatole France, un petit ensemble HLM de 7 bâtiments dans le fond de Bagnolet, à la frontière de Romainville. Il s’agit de la plus vieille cité de la ville, construite entre 1955 et 1957. Une opération de réhabilitation d’urgence est en cours sur le quartier afin d’intervenir sur le bâti, apparemment délabré. C’est donc un quartier sous échafaudage que nous découvrons ce lundi matin, et c’est en voisinage de cette opération urbaine que va se déployer l’architecture de proximité que propose En Bas Du Bat. À ce premier ensemble HLM qui concentre trois des cinq sites de construction du festival, s’ajoutent deux autres îlots de logements sociaux qui forment le quartier Fleury – Anatole France où se déploie la cartographie festival.

À 14h une visite collective des cinq sites de construction est organisée avec l’ensemble des équipes et des bénévoles. Chaque espace est présenté à la fois dans sa dimension technique par l’équipe d’HyperLieu/YA+K

(Yassine, Étienne et Alex) et dans une approche plus sensible et historique par Mehdi de l’association SJQB (Solidarité Jeunesse Quartiers Bagnolet) qui a grandi ici. Cette double approche et cette double exigence – arriver à coupler (modestement) une expertise architecturale et une expertise habitante – fait différence par rapport aux interventions (de rénovations) urbaines classiques, habituées à n’agir qu’à partir d’une monoculture du savoir. Parmi les différents éléments de compréhension du quartier que nous livre Mehdi, je retiens cette absence de centralité dans le quartier : pas de commerce, de café, ni même de centre social. C’est d’ailleurs la fermeture du « Centre » du quartier qui a motivé la création de l’association SJQB et l’ouverture de leur local. Cette absence de centre résonne avec un sentiment d’abandon. Me vient alors à l’esprit cette idée lefebvrienne d’un droit à la ville qui passe d’abord par un droit à la centralité (entendu dans sa dimension géographique, mais aussi démocratique : défendre le caractère central de nos problématiques).

Après la visite, notre petite équipe de recherche poursuit sa déambulation et son errance dans le quartier. Lors de notre balade, nous découvrons de nombreux jardins ouvriers et nourriciers. L’un d’entre eux retient notre attention. Il est situé au fond de la cité Anatole France. Contrairement aux autres, il ne se situe pas sur une parcelle officielle, privatisée et grillagée, mais sur un petit bout de pelouse réapproprié et aménagé avec des matériaux de récupération. Le soir en repartant, je vois un habitant au travail dans ce jardin pirate. En engageant la discussion avec lui, je découvre qu’ils sont deux habitant-es de la barre d’immeuble (située en face) à prendre soin de ce morceau de pelouse sur laquelle venaient auparavant se garer les voitures.

Aujourd’hui ils y font pousser une grande variété de fruits et légumes. Ils ont aussi installé un récupérateur d’eau pour l’arrosage de leur parcelle. En discutant, je comprends que le quartier est en train de se vider. Dans son immeuble il ne reste plus que quelques locataires. Il semble relativement sceptique sur la rénovation en cours et les budgets engagés. Les habitant-es souffrent de la chaleur l’été et du froid l’hiver et aucun travaux d’isolation ne semblent s’engager.



MES LÉGUMES ILS SONT
BONS ILS SONT BIO.



Iness Tkhayyare

Lorsqu’on rencontre le jardinier, Iyed, pendant le festival, il est assis sur le rebord du palier de son bâtiment, dans la cité Anatole France. Derrière lui au premier étage, caché derrière sa moustiquaire, Christophe nous parle, mais on ne le voit pas. Le jardin en face de nous tient sur une bande résiduelle, au bord du parking, avec un filet de chantier orange tendu sur des poteaux en bois de récupération. Un récupérateur d’eau est accolé au local attenant, et à l’intérieur de ce périmètre poussent des cultures variées, jusqu’à des fruits qu’on n’attend pas là, comme des mangues selon leurs dires. Ils s’occupent à deux de ce jardin, en se décrivant comme un « vieux » et un « jeune », mais la pratique est assez récente: le jardin a deux ans. Il a été commencé à leur initiative en demandant au gardien si cela posait problème, et qui leur a donné son aval.

Christophe résume ce qu’il fait en une phrase : « mes légumes ils sont bons ils sont bio ». Pour Iyed, le potager c’est « la nature », et il ne veut pas « manger chimique ». Il raconte qu’il a grandi dans la nature et que sa grand-mère pour lui n’avait pas de maladies parce qu’elle mangeait mieux : cultiver ici, c’est la retrouver.

Un geste de soin est ainsi à l’œuvre, et ce geste déborde le jardin. Iyed nous raconte qu’à son arrivée dans le logement, il a tout refait lui-même, plomberie, sols, électricité, parce que même la faïence se décollait. Ce soin relève de deux registres complémentaires. Il apporte d’abord une compétence nouvelle à l’espace. Mais il répond aussi à une défaillance de l’institution. Cette double dimension se joue autant dans l’appartement d’Iyed que dans le jardin, dans une cité que les institutions ont laissée à l’abandon depuis des dizaines d’années.

Alors ici, et comme dans d’autres lieux, je propose de dépasser l’idée d’un geste et d’un lieu ponctuel pour mettre en valeur cette pratique comme une compétence habitante à part entière, qui découle d’un savoir qui n’existe pas sur le papier ou sur les plans mais que par les actes. Madeleine Akrich l’a montré dès 1998 en décrivant le rapport entre usagers et dispositifs, sur lesquels les usager-es opèrent à travers en les déplaçant, adaptant, étendant, détournant. L’habitant-e n’est pas au bout de la chaîne de production de l’objet ou architecturale et urbaine, il en est un-e opérateur-ice. Reconnaître une compétence habitante permet ainsi de commencer, peut être, à penser un renversement de cette hiérarchie.

GÉNÉRATIONS



Marion Nielsen dit Christensen

Ici, sur chaque terrain un peu vague adossé à un mur, dans les espaces publics qui semblent délaissés, une logique d’utilisation hiérarchisée nous est contée. Le terrain des plus petits, c’est celui qu’ils appellent “Derrière”. Pas de voitures, un espace plat et vaste pour jouer au foot et à la trottinette, quelques places à l’ombre pour que les parents puissent les accompagner. Celui des adolescent-es a un peu été abandonné : les tables de ping-pong gênent les passes de foot. Malgré tout, c’est ici, plus excentrés des regards qu’ils continuent de se retrouver. Sur celui des “grands” ou “les briques”, barbecues improvisés et discussions en soirée. Son emplacement est central et stratégique pour discuter avec tous les habitant-es qui passent. Les potagers dans les friches sont le terrain des plus âgé-es, entre ceux qui ont été attribués et quelques-uns que les habitant-es se sont appropriés, à l’écart. Le terrain du “digicode” est plus familial et intergénérationnel: il y a une entrée directement sur la maison de retraite, et beaucoup de familles qui vivent autour dans l’ensemble de maisons. Le terrain central qu’on appelle entre nous la maison des chats n’était pas encore fréquenté: trop de broussailles. Seule Rosita et ses chats l’utilisent actuellement.

On retrouve ici la même logique que dans les villages de campagnes : les générations se succèdent, mais les lieux de vie et l’occupation normée de ces espaces publics communs demeurent, indiscutables, immuables même. Qu’est-ce que les interventions vont transformer ?

LES MURS



Dans le quartier Anatole France, il y a souvent un mur à enjamber, à escalader, à sauter, à contourner ou sur lequel s’appuyer. Pour s’asseoir à l’ombre, pour faire pousser des légumes, pour inscrire son nom (mais qui peut bien être “la pistache”?) ou marquer la trace de ses mains.

Figure 3

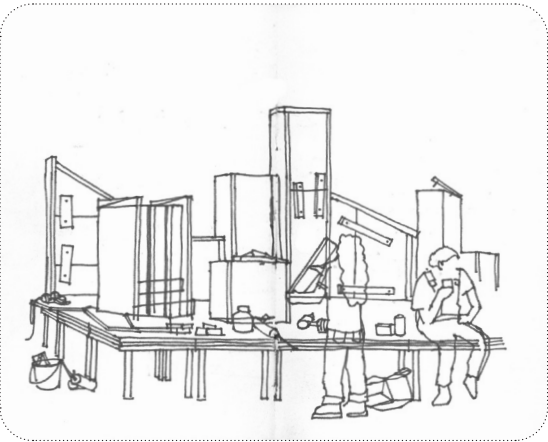


Figure 4

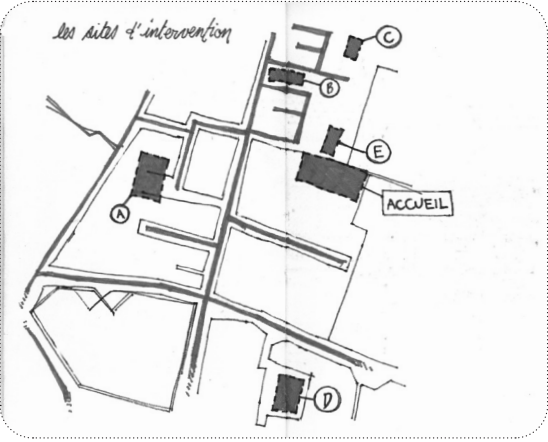
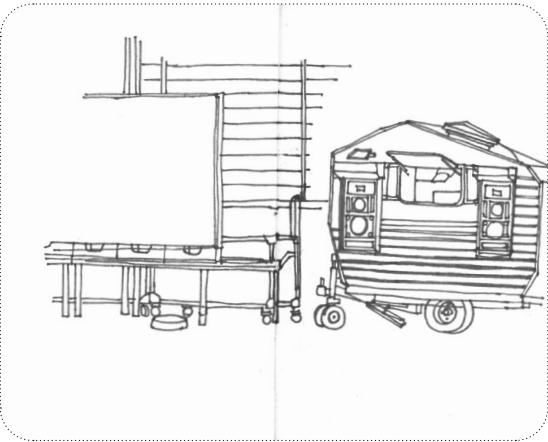


Figure 3 : Construction de la scène et de la scénographie (Karine à gauche et Yzad à droite)
Figure 4 : Cartographie de Bagnolet et du Plateau
Figure 5 : Mercredi - La caravane (O.P.U.S - baby-boom) et l’écran LED 4m×3m avant l’arrivée du public.

Figure 5



OBSERVER
PAR LE DESSIN



Designer Zit

Le dessin d’observation est un bon moyen pour documenter de manière sensible — propre à soi — son milieu et ce qu’il s’y passe. Et pendant le festival En Bas du Bat, il s’en passe des choses, de jour comme de nuit. J’essaie donc, davantage le jour, tant bien que mal, entre deux missions, deux aller-retours entre les sites, pendant que les collectifs s’activent, de saisir cette effervescence.

De fait, le temps de réalisation d’un dessin peut varier, tout comme le temps de la posture, du geste d’une ou plusieurs personnes. Pas le temps de faire une première version au crayon de papier — le stylo ne s’efface pas — de reprendre dans le détail la largeur d’un bras ou la longueur d’une jambe (ce que j’ai mis du temps à accepter).

Certains dessins ne sont donc pas finis — le fait de ne pas faire les visages est volontaire—, des traits se rajoutent en fonction de l’évolution de la scène, des gens qui vont et qui viennent, qui se superposent dans le dessin.

Le festival n’est pas fini lui aussi — nous sommes jeudi soir au moment où je tente de conclure ce texte. La phase de construction s’est lancée et avec elle les premières structures, les premières formes. Ici un-e premier-e qui scie, un-e deuxième qui visse, un-e troisième qui disque et un-e dernier-e qui assemble, parfois simultanément. Les dessins deviennent mobiliers et micro-architectures.

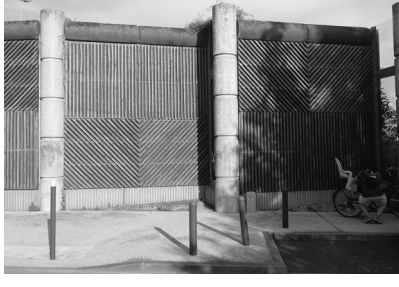
Fin de dessiner — pour l’instant !

VOISINS VOISINÉS



Cette semaine, sur chaque site de construction, des riverain-es se sont impliqué-es, ont aidé les équipes dans la conception et dans la construction. Merci à elles et eux.

Léa, Mohamed, Mamadou, Inès.
Rosita, Marielle.
Adam, Barthes.
Steph, Violette, Ahmed, Iyad.
Des familles, des résident-es de la maison de retraite.





MARDI 7 JUILLET



Louis Staritzky

À notre arrivée, la plupart des équipes sont au travail sur leur site. Il s’agit, avant tout, pour elles et eux d’éprouver le micro-territoire qui leur a été attribué après le tirage au sort organisé la veille avec le maire de Bagnolet. Expérimenter une architecture de proximité demande avant tout une présence, une attention portée à la rencontre, aux personnes, au milieu, au paysage. Cette première phase de dessin-projection sur site implique donc une démarche d’enquête informelle, de micro diagnostic. Il faut rencontrer les voisins, observer les usages, sentir les besoins. C’est par exemple le cas du collectif 1:10 qui prend place en pied d’immeuble sur un vaste terrain qui est, avant tout, un espace de jeu pour les enfants du quartier. Après avoir observé les usages de cet espace, ils et elles remarquent que certaines parties de foot débordent très largement le petit city stade situé à l’extrémité du site pour s’étendre sur toute la largeur de l’espace. Ils et elles décident alors de penser leur construction sur les bords du terrain pour ne pas empêcher les pratiques en présence. Une lecture genrée du lieu et de son partage leur permet aussi d’élaborer une proposition singulière et située, qui tient compte des rapports sociaux qui traversent le terrain.

En poursuivant nos dérives et nos rencontres, nous commençons à percevoir la multiplicité des récits en présence qui participent de la fabrication du quartier. Ce sont ces cabanes à chats à l’entrée du 82, ce mur à sauter pour avoir accès au stade sans faire le grand tour, cet espace un peu caché au fond du quartier décrit comme convivial par certain, dangereux par d’autre, ce jardin pirate en bordure de parking, cet ancien bouldrome aujourd’hui réapproprié par l’association Bajollywood, la grille dont tout le monde à la code ou qu’il suffit de pousser un peu fort... Le festival et ces cinq sites de construction participent aussi de la création de récits.

À travers leur construction-crée-tion chaque équipe engage un “art du storytelling”. Ce qui caractérise l’ensemble de ces histoires – celles que nous découvrons et celles que nous fabriquons – c’est qu’elles n’épuisent pas les situations, elles sont suffisamment ouvertes pour permettre à d’autres histoires d’exister, d’émerger, d’être racontées, là où les récits médiatiques, politiques, urbanistiques ont souvent tendance à empêcher la circulation d’autres récits. Nous savons comment les récits hégémoniques produits par l’Agence Nationale de Renovation Urbaine, neutralisent toute possibilité de raconter d’autres histoires.

À rebours de cette tendance, l’histoire d’un jardin-pirate comme celui qui se situe au fond de la cité Anatole France n’est qu’une entrée possible et partielle dans le quartier, une manière parmi d’autres de le voir, de l’approcher, de le comprendre. Pour reprendre une terminaison deleuzo-guattarienne, les scripts produits par l’ANRU sont des récits majoritaires alors que ceux qui nous intéressent ici sont des récits mineurs. Ils sont majoritaires non pas dans la mesure où ils seraient plus nombreux ou plus importants que les récits mineurs que nous croisons depuis le début du festival, mais parce qu’ils se présentent comme « homogènes et constants ».

MERCREDI 8 JUILLET

J’arrive à la friche un peu plus tôt que les autres jours. La traversée à vélo de porte d’Ivry à Bagnolet est moins éprouvante à 8h30 qu’à 10h avec la chaleur qui commence à s’installer significativement. Ce matin chaque équipe présente son projet à Hyperlieu/YA+K et la SJQB. À nouveau l’idée d’une « double démarche » me semble importante, avec une validation qui est à la fois technique (Ya+K s’assura par exemple de la solidité/pérennité des installations en questionnant chaque équipe sur les matériaux et protocoles de construction, et en proposant parfois quelques ajustements) et sensible (Mehdi proposera aussi des petites modifications à partir de son expérience du quartier : ajouter une assise pour les mamans, s’assurer que les ballons de foot des plus jeunes ne restera pas coincé sous les modules...). Ce petit protocole permet de repenser concrètement la collaboration des savoirs d’expertise et d’expérience nécessaire à (la réinvention de) nos démocraties (locales).

Avant la pause déjeuner, longue discussion avec Mehdi, Illyes, rejoint un peu plus tard par Damien (dit Le D). Ils prennent le temps de nous raconter la création de leur association et la manière dont ils perçoivent l’évolution de leur quartier et sa place singulière dans Bagnolet. La notion d’abandon est assez présente dans nos échanges. Elle n’est pas simplement évoquée, mais caractérisée et même historicisée. Illyes, qui est plus âgé que Mehdi, se rappelle d’une époque où le centre social du quartier était encore ouvert et où, même si tu ne partais en vacances, tu pouvais faire des activités et des sorties tous les jours.

La situation géographique du quartier, situé au fond de Bagnolet à la frontière de Romainville et Montreuil, accentue le sentiment de relégation. Ici, nous dit Illyes, même les routes semblent plus abîmées, car chaque ville intervient sur (ou abandonne) son petit bout de trottoir ou de rue. C’est pour cela que le festival prend une importance particulière. Voir des personnes porter attention et intérêt à ce quartier n’est donc pas anodin pour eux. Comme ils le disent, construire un banc à Bastille n’a probablement aucune signification et il est même possible que personne ne le remarque, mais le faire ici, ça a une valeur et une signification tout autre. L’abandon forge l’autonomie et l’entraide et ils insistent pour nous montrer comment ils se sont organisés collectivement entre habitant-es à l’image du bâtiment aujourd’hui géré par Bajollywood qu’ils ont entièrement rénové, ou de leur premier projet réalisé en autofinancement. Aujourd’hui, nous disent-ils, le quartier semble vivre un renouveau et le festival En Bas Du Bat participe de cette transformation.

CHERCHEUREUSES RÔDEUR-EUSES



Marion Nielsen dit Christensen

On traîne. On a même parfois un peu l’air de glander. On glâne des informations, au hasard des rencontres, des venelles où on imagine découvrir un trésor qui nous expliquera où nous nous trouvons. Cette semaine, tout le monde nous appelle “les sociologues”. C’est drôle parce qu’à part Louis aucune de nous ne l’est, sociologue. Iness dit que nous sommes des rôdeurs. L’expression semble assez juste. “Rôder : Errer avec des intentions suspectes.” Nous errons avec des intentions qui peuvent sembler suspectes, à poser toutes ces questions. Ici nous sommes seulement de passage, et pourtant nous nous sommes donné comme objectif de révéler quelques clés de lecture du quartier. Je constate que les portes d’entrées ne font que s’entrouvrir, dans ce temps très court de déambulation. Les liens interpersonnels, ce qui fait les dynamiques internes du quartier et sa sociabilité va continuer de nous échapper, dans sa finesse, son détail et son histoire longue.

Nous pouvons observer, lancer des conversations, et surtout tenter de ne tirer aucune conclusions hâtives. Alors, mardi soir, j’ai d’abord pensé : “A quoi ça rime ?”

La première raison, c’est l’énergie partagée de la curiosité. Avec la gêne de ceux qui ont l’impression d’importuner, nous entrons en dialogue avec les riverain-es, dans une forme intermédiaire, entre la convivialité, non encore atteinte, et l’échange de voisinage improvisé, avec une sorte de réserve polie mais sincère. Nous fabriquons des interstices : le temps se prolonge dans ces moments de dialogues, et l’espace public s’ouvre vers d’autres usages que le passage. Nous sommes sur le seuil de l’immeuble, à la lisière des terrains des équipes; le trottoir est notre salon, les tables de ping pong nos fauteuils et les parkings sont nos antichambres. Ce maintient dans l’indéfini laisse de la place aux récits, et transforme des espaces publics intermédiaires en lieu, le temps de la discussion.

Lors de ces errances interminables dans le quartier, d’un site à l’autre, nous collectons ainsi des formes d’instantanés, multiples et polyphoniques, là où chaque équipe de constructeur-ices, micro-située, aura un horizon plutôt parcellaire, à l’échelle de la parcelle donc. Dans cette addition d’histoires récoltées et d’observation des espaces, à quatre regards, une image plus globale, bien que très incomplète, commence à prendre forme, à la fois sur ce qui existe et sur ce qui est en train de se construire avec le festival, tout comme un ensemble de polaroids aux cadrages resserrés peut quand même saisir une ambiance.



En se faufilant discrètement (plus ou moins) sur les sites de construction du festival, nous observons ce qui est en train de se prototyper, les usages qui se préfigurent, le soin apporté à la fabrication et au lieu. La démarche et la matière semblent se glisser avec évidence et sans rapport de force dans le site, qui cette semaine est aussi une agence, un atelier de construction, et un salon où l’on cause avec les voisin-es des usages à pérenniser et de ceux à inventer. Avec la présence intense sur ces cinq jours des équipes de concepteur-ices féraux (sortis de leur espace domestique attendu), cette conception en situation que définit Iness, la transformation est déjà à l’œuvre, dans les rencontres qu’ils et elles font, dans l’effervescence en place et l’enthousiasme de la SJQB. Olivier-Zit, qui a déjà travaillé sur le festival de l’an passé avec YA+K, nous confirme que les rencontres et participations fortuites favorisent pour un temps plus long l’appropriation et la maintenance. La transformation a commencé de manière invisible dès le premier nettoyage de la friche.



J’espère revenir après l’été pour découvrir ce qui a perduré et les usages que nous n’avions pas imaginé, déjà plus familière du lieu, ni habitante ni voisine, mais témoin impliquée de ce qui s’est transformé ici, du 6 au 11 juillet.

“J’essaye de citer Deleuze et Guattari de tête” : Louis.

